

Nom de l'auteur : Brice Milan

Titre de la nouvelle : **Le fléau d'Ak'aalys**

Nombre de signes (espaces compris) : 36768

Liste des principaux personnages

Akfel	Fléau d'Ak'aalys
Elis'ae	Fille-mère
Jan'ateo	Tailleur
Mau'kter	Copain de la bande
Naakmar	Bâton de la Déesse
Pra'fek	Chef de la garde prétorienne
R'aein	Bâton du dernier gardien
Ta'arkina	Déesse des Gul'aans
Tan'ateo	Fils du tailleur

Prologue

Seul l'univers compte. La foi est vaine en cette aube nouvelle. Nous autres, peuples d'Ak'aalys sommes voués à disparaître : la terre gronde sous nos pas égarés. L'écorce de la planète se soulève telle la peau d'une orange, les montagnes se métamorphosent en châteaux de sable, les océans s'assèchent et un voile pâle recouvre peu à peu notre monde abandonné. Tous les animaux ont déserté les plaines infertiles ; seuls quelques arbres s'accrochent encore au sol inculte.

Je suis le dernier des gardiens de la Déesse Ta'arkina. Mon manteau usé peine à dissimuler ma peau parcheminée. Ma capuche s'obstine à recouvrir les dernières mèches de mon crâne fripé. Je m'appuie sur le bâton de R'aaein, don suprême de la Déesse qu'elle m'avait offert lors de mon ordination. Jeune novice, j'ai dû prouver ma valeur en endurant la Bastonnade. Du bois le plus dur que mon corps ne briserait, naîtrait le symbole. J'avais douze ans et, du crépuscule de ma vie, je revois pourtant distinctement la salle du temple. Je revois la Déesse, assise sur son trône d'onyx. Elle tend ses bras pour recevoir ma tunique ensanglantée, trempe ses lèvres dans le sang versé. Alors, hurlant sa joie, elle se dresse triomphalement !

À présent, j'attends au sommet de cette colline de sable. Je contemple la déchéance d'une nation. J'assiste impuissant aux derniers soupirs de mon peuple. Jadis, nous étions le joyau de cette planète. Nous avons régné sur toutes les autres nations. Le nom de Gul'aan « élus d'Ak'aalys » était prononcé avec crainte et respect. La Déesse Ta'arkina dirigeait d'une main de fer l'empire. Elle était juste, mais impitoyable. Personne n'osa s'opposer à elle durant des décennies, jusqu'au jour où l'ombre d'Akfel apparut. Les oracles avaient annoncé l'équinoxe, et pourtant, la grisaille dominait ; le soleil à son zénith ne parvenait pas à s'imposer ! Les prêtres consultèrent la divine inspiratrice mais, celle-ci dénigra leur requête, tout à coup lasse ; l'inquiétude gagna. À la mi-journée, l'obscurité a envahi notre terre et la panique s'est emparée des cités somptueuses.

Et puis, elles sont venues, comme une gigantesque nuée : les sombres armées déferlèrent, nos murailles furent balayées, nos défenses terrassées. Nous n'avions plus eu d'ennemis à combattre depuis trop longtemps ! Les terribles légions ont assiégé

l'ultime forteresse. La première guerrière s'est préparée à affronter l'ennemi, revêtant une dernière fois son armure. En brandissant le bâton Naakmar, symbole de pouvoir, elle a traversé le pont-levis abaissé ; fille des tempêtes, elle s'est avancée pour défier leur chef. Les troupes se sont écartées respectueusement sur son passage. Du haut des remparts, le peuple de Gul'aan s'est figé lorsqu'elle atteignit l'œil du cyclone. De l'arène de carapaces s'est élevée une sourde clameur : Akfel ! Akfel !

Soudain, un pesant silence succéda à la ferveur des combattants. D'une tente charbonneuse a surgi le fléau d'Ak'aalys : il mesurait au moins huit pieds de haut, le bâton Naakmar semblait un jouet comparé à sa longue épée dont les reflets dansaient dans sa main. Il frappa sans préambule, narguant les esquives de la Déesse ; longtemps, elle a paré les attaques fulgurantes, mais la danse obscure de son bourreau eut finalement raison d'elle : du métal de son armure transparaient les blessures de sa chair. Alors, l'immonde guerrier trancha la tête de Ta'arkina, l'exhibant devant nos murs qui se mirent à saigner. La voix du peuple pleure encore la reine qui s'était hissée au rang de déesse.

Je tente d'oublier ces jours sombres, mais la misère des miens force le souvenir. Je suis un vieillard en partance pour son dernier voyage : j'ai tellement prié pour adouber l' élu qui s'élèverait contre le fléau d'Ak'aalys que mes forces me quittent, mon âme aussi. Aucun enfant inestimable ne naîtra plus du ventre rabougri de nos femmes ! Je ferme les yeux et j'appelle la mort : fasse qu'Ak'aalys m'exauce rapidement...

Chapitre 1

Le bâton gisait dans la dune de sable gris, émettant une lueur diffuse ; Elis'ae s'en approche lentement, peinant à traîner son gros ventre. Le soldat qui l'a prise de force aurait dû l'achever, les rescapés de son village l'ont bannie, la couvrant d'insultes : « Maudite, encore vivante après son viol ! » Voilà des mois qu'elle survit ; mendiant, chapardant, il lui faut nourrir le petit être qui grandit en elle.

Elle saisit de sa main droite l'objet intrigant qui semblait l'appeler. Il pourra peut-être lui servir de canne, pour soulager son fardeau. L'aura mystérieuse s'estompe ; seules d'infimes pulsations dans sa moelle évoquent les battements d'un cœur. Elis'ae s'assoit péniblement à l'abri d'un rocher. En ôtant le sable, elle découvre des gravures ; le manche ouvragé la fascine : elle n'a jamais rien vu d'aussi beau. Il lui faudra l'entourer d'une lanière de cuir pour ne pas exciter la convoitise : partout où elle passe, la méfiance et la haine règnent.

La nuit approche, il faut se remettre en route. Pour lui, car elle est brisée ! Sans cette présence dans sa chair, elle aurait déjà abandonné ; cela ne gênerait personne, elle en est sûre. Mais, foi d'Elis'ae, son dernier acte avant de mourir sera d'accorder la vie ! Le chemin descend en pente douce, facilitant un peu sa progression. Elle reprend espoir ; un abri l'attend : une ruine, qu'importe... Ces coups de poignard dans son ventre ! Depuis ce matin, elle souffre plus que jamais, des gouttes de sueur perlent sur ses joues creuses et ses cheveux en bataille n'ont pas vu de peigne depuis longtemps. Titubant dans la solitude nocturne, elle s'oblige à poser un pied après l'autre. Finalement, harassée, elle s'écroule : plus loin sur le sentier, la silhouette d'une habitation se dresse.

Elle s'est remise de son évanouissement. Enfin, les cailloux et la poussière ne la torturent plus : Elis'ae apprécie la paille sur laquelle elle repose. Ses caresses apaisent momentanément les violents élancements de son ventre. Allongée dans une sorte de grange, elle observe les étoiles qui scintillent : la voûte céleste s'invite à travers la toiture défoncée de la bâtisse. Elle n'ose bouger, à cause des contractions ; sous sa main, elle a senti la couche poisseuse, ses cuisses sont souillées par le liquide qui s'échappe de

son corps. La terreur de saigner abondamment la pousse à essayer de se lever, mais la déchirure de son bas-ventre l'en empêche. Elle voudrait pleurer, mais les larmes se refusent.

Un craquement au fond de la pièce la fait sursauter : elle n'est pas seule ! La personne qui l'a transportée l'observe. Elis'ae gémit, car les contractions sont de plus en plus fortes.

— Qui est là ? interroge-t-elle malgré l'appréhension de la pénombre.

Seuls des battements d'ailes lui répondent ; les corneilles attendent sa dépouille. Il fait froid ; elle est en sueur, brûlant d'un feu inconnu.

— Montre-toi, espèce de lâche ! se fâche-t-elle

Un autre craquement... une ombre s'avance : un jeune homme apparaît. Il est maigre, efflanqué, plus mort que vif ! Elis'ae n'a que peu de temps. Il reste debout face à elle. « Je l'intimide ! »

— Comment... Comment tu t'appelles ?

Il ne répond toujours pas. « Il est muet, l'abruti ! » Il faut pourtant qu'elle sache son nom ; c'est important.

— Ton prénom ! T'es sourd ou quoi ? insiste-t-elle.

Chaque geste lui arrache le ventre. Il s'assied à son chevet, terrorisé, observant les mouvements de son bassin et ses curieux déhanchements.

— Merde, t'as jamais vu une femme accoucher !

Il s'écarte comme si elle avait la peste. Elis'ae n'en peut plus : elle va mettre au monde un enfant et ne sait pas si elle lui survivra. Ce gamin apathique pourrait être son père de fortune. Elle hurle à la première tentative du nourrisson de s'extraire. Affolé, il revient vers elle, lui prend la main, serrant très fort, avant qu'une autre contraction ne survienne.

— Jan'ateo. Je m'appelle Jan'ateo, murmure-t-il.

Chapitre 2

Des remparts en ruine, il domine l'ancienne cité : la lèpre semble recouvrir les vieilles pierres. Dissimulé derrière le crénelage, il observe les assaillants ramper, s'amuse de leur progression « discrète ». Il les a repérés depuis une lunaison ! Le gros Mau'kter surtout : il souffle comme un bœuf, on l'entend à des lieues à la ronde ! Ils sont supérieurs en nombre pourtant, mais leur manœuvre est vouée à l'échec. Ils progressent face au soleil couchant : ils auraient dû s'en faire un allié. Ils attaquent la forteresse par le versant le plus pentu, sans armes de jet. Il attend patiemment que le groupe atteigne la muraille décrépite. Alors, renversant le baquet rempli d'eau, il hurle :
— Vous êtes tous ébouillantés !

Les quatre gamins trempés apprécient peu ses moqueries. Riant à gorge déployée, il déboule, triomphant.

— C'était pas juste, le coup de l'eau, Tan'ateo !

— Lors d'un assaut, Mau'kter, tout est permis.

— Toute façon, tu t'arranges toujours pour gagner ! maugrée le garçon joufflu.

Tan'ateo les toise de toute sa hauteur, puis s'élance.

— Bande de poules mouillées !

Une course poursuite effrénée s'ensuit à travers la cité abandonnée : malgré leur nombre, ses compagnons de jeu n'arrivent pas à l'attraper : il est plus rapide que le vent. Son père dit que personne ne peut le battre à la course. Tan'ateo s'arrête pour les attendre devant le poste de garde. Il déteste l'arrogance des soldats ; les vainqueurs n'oublient jamais de leur rappeler la défaite.

— Racailles de Gul'aan, magnez-vous ! On ferme les portes !

Le plus grand des vigiles fait mine de pousser un des battants en ricanant. La bande s'exécute en traînant les pieds. « On nous parque comme du bétail, une marque infamante, apposée dès la naissance à tout nouveau-né: le sceau d'Akfel ! » Machinalement, Tan'ateo se frotte la joue ; il enrage de subir le couvre-feu : les forces occupantes sont barbares. Pénétrant dans la bourgade, il fulmine en empruntant une ruelle sordide. Au jour déclinant, le chemin qui conduit à l'échoppe de son père est bien terne.

Ils se séparent à un croisement, chacun des compagnons retourne à son existence misérable. Il n'est pas le plus mal loti : le métier de tailleur est apprécié par les soldats d'Akfel qui auront toujours besoin de bons artisans capables de leur confectionner des vêtements de qualité. Le tyran ne tolère aucun relâchement, les tenues des envahisseurs doivent toujours être impeccables pour parader. La lanterne qui éclaire l'atelier de son père est encore allumée : malgré les consignes strictes, celui-ci attend toujours son retour pour l'éteindre ; cette lueur qui persiste dans la brume calme sa colère.

Jan'ateo entend la porte claquer : rassuré, il ravive les braises dans la cheminée ; le repas refroidissait dans la marmite. Ils devront se contenter de bulbes, agrémentés de chair de rats : les troupes occupantes ont réquisitionné les meilleurs pâturages, ne restent pour son peuple que les terres arides. Le village est situé dans la partie la plus ingrate de l'ancienne cité, au pied de la forteresse de la légendaire Déesse. Il verse une part du brouet dans chacun des plats. La chaîne du puits grince : le garçon fait sa toilette, espérant masquer la saleté de ses escapades. Jan'ateo n'est pas dupe se doutant que Tan'ateo et sa bande rôdent dans les ruines interdites.

— B'soir !

Il ne l'appelle jamais père. Sans plus attendre, Tan'ateo s'assied sur le banc en pierre devant la vieille table : des inconscients avaient volé ce bloc des vestiges de la cité. Le chef des vigiles, Ra'orn, les a exécutés en place publique, les uns après les autres ; par jeu, il les avait provoqué en duel, assuré de la victoire. Jan'ateo était présent ce jour-là.

— Mon fils, je dois te parler de certaines choses...

Son père adoptif a une voix lasse ; il est pourtant jeune. Jan'ateo lui a expliqué pour sa mère, il ne voulait pas lui cacher ses origines. Il est le bâtard d'un soldat ennemi, mais il ne peut s'empêcher de l'appeler fils.

— Tu grandis ; il est temps d'apprendre un métier.

Tan'ateo sait ce qu'il va dire ; il se lève, s'appuyant contre la poutre de la cheminée. Il lui tourne le dos, les yeux plongés dans les flammes.

— Je peux t'enseigner celui de tailleur, j'aurai grand besoin d'un apprenti.

La chaleur l'insupporte ; il retourne s'asseoir. Il relève la tête, dévisageant le frêle artisan.

— J'ai d'autres ambitions, Jan'ateo. Tu le sais.

Pour un jeune homme de douze ans, il est déjà très grand ; des cheveux noirs comme des corbeaux, des yeux d'ombres de la nuit. Tan'ateo est plus musclé que tous ses camarades de jeu, il est rapide et endurant, n'a jamais perdu un combat. Le tailleur ne répond pas tout de suite : lui seul sait qu'il n'est pas un vrai Gul'aan. Il l'observe en silence tandis que le feu crépite.

— Que veux-tu faire alors ? finit-il par lui demander en soupirant.

Enfin, il pose la bonne question ! Sans hésiter, Tan'ateo décrète :

— Je veux intégrer la garde prétorienne !

Le jeune garçon se moque du regard incrédule de son père : cette unité d'élite assure la protection du tyran Akfel ; seuls les plus valeureux combattants peuvent prétendre à l'initiation.

— C'est folie ! s'insurge Jan'ateo. Aucun des vaincus n'a jamais été admis, on nous considère comme des moins que rien ! Pourquoi vouloir rejoindre les rangs de nos oppresseurs ?

— Comme toi, je hais ces envahisseurs ! se justifie Tan'ateo. Mais une position dans la garde prétorienne est des plus estimables. Je veux prouver qu'un Gu'laan peut se hisser au sommet de leur hiérarchie !

— Ils refuseront, car ils nous méprisent ! déplore Jan'ateo.

— Ils seront obligés de m'accepter lorsque je triompherai dans l'arène !

Chapitre 3

À chaque nouvelle pleine lune, les mêmes rumeurs troublent la sombre cité : au pied du palais d'Akfel, la grande arène, à la nuit tombée, résonne de cris sauvages ; la puissante forteresse s'enorgueillit d'accueillir des combats mortels. Les postulants à la garde prétorienne affronteront un champion ; le tyran autorise quiconque à se présenter, même ces chiens de Gu'laan ! Les hommes ont besoin de distraction, le chef de la garde prétorienne le sait : les putains des bas-quartiers ne suffisent pas aux hommes, il leur faut du sang et de la sueur.

Assis dans la tribune d'honneur, Pra'fek attend le premier défi, les invités de marque qui l'entourent parient sur la victoire du champion. Le commandeur réprime un bâillement ; les précédents jeux se sont soldés par la défaite des prétendants. Enfin, le grand portail s'ouvre et une dizaine d'hommes s'avancent : les uns après les autres, ils s'alignent face à lui, un genou à terre. Ce soir, les spectateurs sont en liesse. Les soldats d'Akfel réclament leur tribut sanglant tandis que les femmes hurlent de leurs voix stridentes.

« Des catins, avides d'or et de sang ! » Pra'fek se lève, imposant le silence. Il dévisage chacun des combattants : l'un d'eux est très jeune, il se dresse avec fierté, sa lance posée sur des épaules musclées, arborant sur sa joue la marque d'Akfel.

— Une engeance de Gu'laan qui ose postuler ! s'exclame un des officiers. Un peuple tout juste bon à sacrifier ses enfants.

Pra'fek désigne le garçon.

— Toi, je t'autorise exceptionnellement à choisir un adversaire.

Cette mansuétude distraira ses invités avant les combats sérieux. Les yeux noirs de l'adolescent s'embrasent. Il parcourt l'assemblée du regard ; soudain, il tend son poing vers un colosse :

— Ra'orn ! Assassin ! Viens donc mourir !

Terrible affront ! Les spectateurs conspuent l'insolent, réclamant sa mise à mort. Le chef des vigiles arrache sa tunique, empoigne sa lourde épée. Il dévale les gradins et saute dans l'arène, impatient d'en découdre ; il se précipite vers le jeune homme. L'épée de son adversaire décrit des cercles mortels, mais Tan'ateo attend, immobile. « Il va se

faire découper ! » Pra'fek n'avait jamais vu un combattant à ce point statufié : alors que la lame frôle son torse, le garçon avec une audace folle, s'agenouille sur le sol et embroche avec la pointe de sa lance les parties génitales du géant qui s'affale en se tordant de douleur, les mains ensanglantées.

— Tue ! Tue ce chien de Gu'laan ! vocifère la foule hostile.

Les bras levés en signe de victoire, le vainqueur défie l'assistance. Les spectateurs debout, menacent d'envahir la piste. Des personnalités autour du chef de la garde se lèvent, d'autres quittent la tribune officielle.

— Mais faites donc quelque chose ! s'insurge une courtisane outrée.

Pra'fek se dresse brusquement, toisant de toute sa hauteur les gradins : tout le monde se tait face à sa stature imposante.

— Un coup chanceux ! annonce-t-il d'une voix moqueuse. Voyons comment il affronte les autres prétendants !

Tapi à l'écart des gradins, le visage dissimulé par une capuche, Jan'ateo implore la Déesse. Il a soudoyé un gardien pour assister aux épreuves, sans que son fils ne le sache. Il voudrait crier à l'injustice : un enfant n'a aucune chance face à une horde de guerriers. Le fils d'Elis'ae ne mérite pas de mourir avant d'accomplir son destin. Prière d'une âme simple ! Il aimerait tant être entendu.

Le premier des combattants est un immense guerrier à la face sombre, qui tente de le découper avec son cimenterre. Il est puissant, mais d'une extrême lenteur : Tan'ateo se joue de lui, usant sa résistance en feintes et esquives ; il l'achève alors qu'épuisé, son adversaire pose un genou à terre. Le second s'avance, agitant un filet hérissé de pointes : le jeune homme ne se méfie pas assez de cet attirail ; sans attendre, son adversaire fouette violemment l'air : une déchirure à l'épaule droite ! Le sang coule le long de son bras, la douleur irradiant dans tout son corps. Tan'ateo saisit sa lance dans sa main gauche ; avant que le rétiaire ne récidive, il projette le trait de toutes ses forces : le torse déchiré, l'homme s'écroule. Il récupère son arme enfoncée dans le cœur du défunt. Les hurlements dans l'arène s'intensifient, les soudards d'Akfel s'impatientent : ce gueux du peuple des vaincus doit mourir.

Trois autres combattants l'attaquent ensemble : un grand blond à la peau cuivrée larde l'espace qui les sépare de sa longue épée. Tan'ateo bloque la lame avec sa hampe, lui décochant un violent coup de coude dans la tête. Plié en deux, son adversaire gémit ;

il l'aurait achevé s'il n'avait dû éviter la masse d'arme du guerrier trapu. Opportuniste, le troisième combattant essaie de lui trancher la tête avec son sabre : le Gu'laan esquivé d'une roulade sur le sol ; lorsqu'il se relève, le sabreur se tord de douleur, ses mains agrippant en vain le fer de sa lance plantée dans son ventre. Le guerrier trapu se précipite alors sur le jeune homme en hurlant : une des pointes de sa masse d'arme effleure le bassin de Tan'ateo, arrachant sa chair. Il se mord les lèvres pour ne pas crier. En se servant de la hampe de sa lance comme d'un levier, il percute de plein fouet le crâne du guerrier trapu dont la mâchoire explose sous la violence du choc. Requinqué, le grand blond tente de l'embrocher avec sa longue épée, qu'il esquivé machinalement, enfonçant la pointe de sa lance dans la gorge de l'assaillant.

Jan'ateo n'ose plus regarder cette boucherie : les spectateurs exigent la mort de son fils à qui il reste encore quatre adversaires à affronter. Son fils blessé, il voudrait tellement l'aider ! Il fixe intensément le maître de cérémonie ; cet homme a le pouvoir d'arrêter le massacre.

Tan'ateo n'est plus que douleur : les derniers combattants l'encerclent pour en finir. Sa plaie à l'épaule s'est infectée, il est brûlant de fièvre : le filet du rétiaire devait certainement être enduit de poison ! Mais il ne renoncera pas. Fièremment, il se met en garde pour l'assaut final ; pour l'honneur de son peuple, il refuse de se rendre. Le premier des agresseurs est cueilli en pleine face par son pied droit ; dans son dos, une lame perfide lui entaille le flanc.

Un voile rouge s'empare de lui, la folie ignore les blessures, tandis que les hurlements des spectateurs résonnent lugubrement dans les gradins. Avec la hampe de sa lance, il gifle la tête d'un autre combattant sur sa gauche et dans un ultime réflexe de survie, empoigne à pleine main le poignet du plus proche adversaire, retourne l'arme contre son détenteur, plongeant l'acier dans son ventre.

Tan'ateo s'écroule, implorant du regard sa lance perdue. Le guerrier qui l'a blessé traîtreusement dans le dos, rôde tel un charognard : il mesure le prix de sa victoire. Dans l'arène, la foule exulte ; le vainqueur voudrait prolonger son triomphe, il arrache une épée à un cadavre. Une lame tournoyant dans chaque main, il s'avance pour achever son redoutable adversaire.

— Assez ! Cela suffit !

Les cris s'étranglent dans les gorges virulentes. La voix du commandeur a tonné, couvrant les clameurs ; il descend l'escalier menant à la piste. Pra'fek rejoint les deux protagonistes : celui qui est debout le fixe d'un air incongru ; l'autre, affalé, n'est plus que plaies. Il attrape le bras du guerrier méfiant.

— Je déclare ce postulant vainqueur...

L'intéressé bombe le torse, brandissant ses épées vers la foule. Tandis qu'il pavoise, Pra'fek lui enfonce sa dague en plein cœur.

—... mais ce jeune homme, qui a défait seul une dizaine d'adversaires, est digne de la garde prétorienne !

Jan'ateo desserre ses mains jointes, sa prière à la Déesse a été entendue. Elle a protégé son fils adoptif, lui épargnant une mort horrible et préservant son honneur.

Chapitre 4

Seules les flammes des torches s'agitent dans la salle du trône. Quelques courants d'air animent les brasiers, les voûtes crénelées ressemblent à de gigantesques colonnes vertébrales, la pénombre règne. Aucune ouverture ne donne vers l'extérieur, excepté la porte d'entrée massive. Pra'fek parcourt la grande allée bordée de statues obsidiennes : chacune représente un roi ennemi tué par Akfel. Les sculpteurs les ont façonnés à partir des cadavres, immortalisant leur défaite. Son regard s'attarde sur celle décapitée de la reine Ta'arkina : sa tête a été broyée sous la botte du fléau d'Ak'aalys.

Approchant de l'autel où siège le guerrier suprême, il s'arrête à distance protocolaire. En signe de déférence, il pose un genou à terre. Les flammes crépitent dans l'immense salle ; Pra'fek sait qu'il lui faut attendre, son maître décidera quand l'interroger.

— On m'apprend qu'un Gu'laan a triomphé dans l'arène !

L'écho de la voix gutturale produit une impression trompeuse : engoncé dans son armure, le monarque est bien unique, la légende prétend qu'il ne s'en sépare jamais.

— Maître, le jeune homme a éliminé dix valeureux adversaires.

S'agitant sur son siège, Akfel gronde :

— Tu l'as épargné alors que le vainqueur est mort !

Le commandeur hésite avant de répondre :

— J'ai épargné ce fils de Gu'laan, pour ne pas en faire un martyr.

Le monarque se lève brusquement, dominant son subordonné :

— Laisser croire qu'il intégrera la garde prétorienne n'est pas acceptable !

Sa colère n'attend que l'occasion d'éclater, Pra'fek pèse chacun de ses mots.

— Le peuple Gu'laan subit l'esclavage sans rébellion, sacrifier un guerrier aussi doué raviverait le désespoir et la révolte.

Il baisse la tête humblement. Le tyran avance, son ombre gigantesque s'étendant.

— Autrefois, j'ai connu un combattant exceptionnel, j'en ai fait mon commandeur.

Pra'fek n'a pas oublié ses exploits de jeunesse : aucun combat perdu dans l'arène ! Il relève la tête :

— Il sera traité plus durement que les autres apprentis, échouer à la moindre épreuve le disqualifiera : nous le renverrons chez les siens sans gloire.

Akfel retourne s'asseoir.

— Oui..., l'opprobre. Quel meilleur remède contre l'espoir ! Son peuple de vaincus le rejettera.

D'un signe, il congédie le chef de sa garde. Après avoir salué, Pra'fek effectue un demi-tour réglementaire. En se dirigeant vers la sortie, il est convaincu que le jeune Gul'aan échouera à sa formation.

Dans l'humble chaumière, le jeune homme se repose. Allongé sur un banc, près du feu, il attend. Ses camarades de jeu ne sont pas venus le voir : son exploit extraordinaire impressionne ses frères Gu'laan. Jamais un des leurs n'a osé défier les conquérants, jamais un des vaincus n'a imaginé une si brillante victoire.

— Ils reviendront, laisse-leur un peu de temps.

Jan'ateo apporte son repas au fils convalescent ; il est fier mais impressionné par ce que Tan'ateo a réalisé. Il a soigné ses blessures, appliquant les remèdes fournis par le soigneur attitré du commandeur. Depuis une lunaison, il prend soin de son fils, en père attentif.

Demain, il rejoindra l'école d'Akfelor : les nouvelles recrues de la garde prétorienne y font leurs classes, Tan'ateo sait que la sélection sera sans pitié. Il soupire en pensant à ce foyer qu'il va devoir quitter. Son père adoptif a toujours été bon pour lui, il a honoré le serment fait à sa mère. Sa mère... il aurait tellement voulu la connaître ! Dans ses rêves, le visage souriant d'une jeune femme se penche sur son couffin : il tend ses petits poings vers elle, mais elle disparaît. Lorsqu'il s'éveille en sueur, il comprend que jamais il ne l'a rencontrera... sauf pendant son sommeil !

Des coups répétés sur la porte d'entrée le ramènent à la réalité : on vient le chercher pour intégrer l'école désirée. Il se lève en marchant lentement, son corps n'ayant pas encore oublié les stigmates des combats. Avant qu'il n'atteigne l'entrée, un choc violent arrache la porte de ses gonds qui s'écroule à ses pieds : un guerrier colossal se tient dans l'embrasure ; il porte sous son bras le casque de la garde prétorienne et arbore une cote de maille sombre.

Chapitre 5

— Recommence, engeance de Gul'aan !

Tan'ateo, accroupi sur la piste d'entraînement, peine à se relever. Cette brute de Sad'orn ne prend pas de gant avec lui ; tous les élèves rassemblés autour du maître d'armes le dévisagent avec mépris. Depuis plusieurs lunaisons qu'il a intégré l'école de la garde prétorienne, pas une journée sans qu'il ne subisse de brimades.

— Si tu ne t'remets pas immédiatement en garde, éructe l'instructeur, je t'envoie croupir dans un cachot, là où est ta véritable place !

Empoignant sa longue épée en bois, Tan'ateo se redresse malgré ses jambes flageolantes, soutenu par la seule haine. Puisant au tréfonds de son âme l'énergie nécessaire, il se campe dans une posture de défi face à son redoutable adversaire. Le maître d'armes affiche un sourire mauvais et sans aucune sommation, porte un formidable coup de taille. Le jeune homme pare l'attaque d'instinct, mais tombe à la renverse sous la puissance de l'impact. Le rude choc avec le sol compact de l'arène n'est rien en comparaison des salves de rires moqueurs de ses condisciples.

— T'as vraiment rien dans le ventre ! ironise cruellement Sad'orn. Tu ne s'ras jamais un vrai garde prétorien !

L'insulte a frappé au cœur l'adolescent orgueilleux ; sa fureur explose sans retenue. Un voile rouge recouvre l'arène, les élèves et même cette hyène de Sad'orn. Sans savoir comment, Tan'ateo bondit sur ses jambes et fonce sur son agresseur. Avant que celui-ci n'ait le temps de réagir, il le percute violemment à l'épaule ; tous deux s'affalent par terre. Refusant le corps à corps, Sad'orn lui lance une poignée de sable dans les yeux ; aveuglé, Tan'ateo ne peut éviter la gifle du plat de l'épée adverse.

Lorsqu'il retrouve ses esprits, l'instructeur est à califourchon sur lui, l'immobilisant au sol. Les élèves en délire scandent le nom du vainqueur, tandis que Tan'ateo essaie vainement de se libérer de la puissante étreinte.

— La colère t'a aveuglé, fils d'esclaves. Elle a pu surprendre des combattants inexpérimentés, mais en aucun cas un maître d'armes ! Tu ne seras jamais capable d'autre chose, élève indigne !

Sad'orn se retient de cracher au visage du Gul'aan portant la marque d'Akfel. Pour bien que le garçon comprenne son mépris, il l'abandonne à son sort, quittant l'arène accompagné de tous ses élèves l'acclamant.

À présent, Tan'ateo est seul sur le terrain déserté. Allongé sur le dos au centre de la piste, il laisse sa rage s'épancher en larmes brûlantes, incapable de contenir son désarroi : l'apprentissage est trop difficile ! Il n'en peut plus des humiliations subies ; jamais, même dans ses pires cauchemars, il n'avait imaginé pareil traitement. À croire que tout l'établissement s'est ligué contre lui. Aucun des autres élèves ne daigne lui adresser la parole, le laissant avec la solitude comme seule compagnie. Depuis son admission, personne n'est venu lui rendre visite; son père lui manque, ainsi que ses anciens compagnons de jeu.

Alors qu'il rumine ses pensées sinistres, le ciel peu à peu s'assombrit et des éclairs écarlates strient les lourds nuages qui s'amoncellent. Le mal-aimé croit discerner des formes mouvantes dans cet amas tourbillonnant. Au-dessus de l'arène, les vents semblent charrier la tempête, comme si les turbulences se concentraient dans un périmètre particulier. Inquiet, Tan'ateo se dresse sur son séant, guettant les signes tangibles de l'orage qui approche ; dans le lointain, aucun coup de tonnerre n'a retenti.

Le cœur de l'adolescent bat à tout rompre à l'unisson de la lourde menace que sous-tend l'atmosphère. Au fur et à mesure que son rythme cardiaque s'assagit, le ciel voilé retrouve progressivement son aspect original, les teintes rougeâtres qui le lézardaient s'effacent.

Perplexe, Tan'ateo se force néanmoins à se lever, car le jour décline : il ne manquerait plus qu'il arrive en retard pour le dîner ! Il ne veut surtout pas fournir à ses maîtres une raison supplémentaire pour le priver de repas. Empruntant les couloirs tortueux qui mènent à l'extérieur de l'arène, il croise sur l'esplanade des groupes d'élèves bavardant avec insouciance. Ceux-ci plaisantent comme s'ils n'avaient rien remarqué dans le ciel, indifférents à sa présence.

Les poings serrés, Tan'ateo remonte l'allée qui mène au réfectoire, longeant le jardin botanique, seul lieu de l'école qu'il apprécie. Le bâtiment principal vers lequel il se dirige présente une façade austère, l'ensemble étant taillé dans des blocs de roche

sombre, assemblés pour former un cube grotesque. Au moment de pénétrer dans la salle du réfectoire, une sentinelle l'interpelle :

— Toi, le Gu'laan ! Le maître d'armes t'a désigné pour la corvée d'eau ce soir !

L'intéressé se retient d'hurler, maudissant Sad'orn, coutumier de ce genre de punition ; Tan'ateo obtempère à regret. La tâche ingrate consiste à transporter, du puits au centre du jardin jusqu'aux cuisines, deux lourds baquets emplis d'eau à l'aide d'une palanche. Pour que la réserve d'eau du bassin ne fasse pas défaut durant le service, il doit effectuer d'incessants allers-retours. À la tombée de la nuit, Tan'ateo, les épaules broyées, n'a même plus d'appétit pour songer à manger.

Dans l'obscurité qui a recouvert l'établissement, il se traîne péniblement jusqu'aux dortoirs. La sentinelle postée à l'entrée maugrée en l'apercevant. Le retardataire hausse les épaules et se dirige vers sa cellule. Les autres élèves dorment déjà pour la plupart. Enfin, il s'écroule sur sa paillasse espérant que le sommeil l'emportera dans ses bras réconfortants. Mais une multitude de piqûres douloureuses l'oblige à bondir hors de son lit en gesticulant. À la faveur d'un rayon de lune, Tan'ateo découvre sa couche infestée d'araignées : un cadeau de ses condisciples qui ricaneraient bien en cet instant !

Trop fatigué pour faire un esclandre, il se recouche après avoir débarrassé sa litière des arachnides indésirables. Bientôt, il enfouit dans ses rêves ses désirs de revanche.

Chapitre 6

Le sonneur passe en agitant sa cloche dans les couloirs et tous les élèves sautent rapidement de leur couche. L'homme s'arrête de clopiner devant une cellule :

— Debout, chien de Gu'laan ! Le soleil est déjà levé, lui.

Tan'ateo ne réagit pas ; il n'a plus envie de lutter ce matin. À quoi bon, de toute manière ! Tout le personnel d'Akfelor n'attend qu'une chose : qu'il échoue ! Il a pris la décision de leur donner raison en se faisant renvoyer.

Pourtant, il a tout tenté pour se faire accepter ; après tant d'efforts inutiles, le jeu n'en vaut décidément plus la chandelle. Il sait que Jan'ateo sera déçu en le voyant revenir à l'atelier après avoir démissionné, mais son vœu le plus cher n'était-il pas qu'il travaille comme apprenti à ses côtés ? Il s'apprête à aller l'annoncer au chef de la garde prétorienne, lorsque le sonneur, qui semble faire le guet devant l'entrée de sa cellule, s'esclaffe :

— Au fait, bougre de sous-race ! T'as un visiteur qui attend à l'accueil !

On l'autorise à approcher du corps de garde. Une sentinelle lui intime l'ordre de le suivre ; ils s'arrêtent devant une guérite à l'intérieur de laquelle une silhouette se dessine. L'escorte retourne un sablier, signifiant aux deux Gu'laan que le temps de l'entretien est compté.

— Comment vas-tu ? demande Jan'ateo.

Tan'ateo remarque la maigreur de son père, ses traits tirés, le bâton dont il s'est muni pour soutenir sa marche. Malgré les mauvais traitements endurés à l'école, le jeune homme a poursuivi sa croissance ; à côté du visiteur, il paraît immense.

— Tu as encore grandi et de plus en plus robuste ! constate le tailleur.

— Que viens-tu faire à Akfelor après si longtemps sans avoir donné de nouvelles ? interroge d'un ton maussade Tan'ateo.

En père attentionné, Jan'ateo comprend la frustration de son fils qui n'a pas digéré l'absence de ses visites ; il voudrait lui expliquer que les dirigeants de l'école ont systématiquement refusé toutes ses demandes. Il a en été réduit à soudoyer un des

gardes pour obtenir cette entrevue. Le temps presse, car un tiers du sable s'est déjà écoulé :

— Mon fils, pas un jour je n'ai cessé de penser à toi. Je suis au courant de ce que tu endures au quotidien... Sache que c'est en partie le but de ma visite.

Tan'ateo dresse l'oreille, car son père a éveillé sa curiosité.

— Une raison primordiale t'oblige à te présenter devant moi ? demande-t-il d'un ton impertinent.

L'artisan ne relève pas l'ironie, mais tend à l'adolescent le bâton qu'il tient dans sa main :

— Ôte la lanière qui dissimule le manche ! ordonne-t-il.

Surpris par le ton péremptoire de son père, Tan'ateo s'exécute. Lorsque les gravures apparaissent, il n'en croit pas ses yeux ; les signes incrustés sont reconnaissables entre mille : les symboles sacrés de Ta'arkina, la reine déchue ! Instinctivement, il s'assure qu'aucun garde d'Akfel ne les espionne.

— Comme moi, tu as découvert que ce n'est pas un bâton ordinaire, murmure Jan'ateo. J'ai demandé à un vieil ami, un érudit, de déchiffrer ces signes ; il n'a pu identifier qu'un seul mot : R'aaein !

Au nom prononcé, un frisson parcourt l'épiderme du jeune homme. Dans sa poigne raffermissée, il ressent les vibrations du bâton, comme un appel venu des temps anciens. Une teinte rouge recouvre le paysage, puis progressivement s'éclaircit ; alors les voiles du passé se déchirent brusquement et Tan'ateo prend conscience de l'identité du propriétaire de ce bâton.

— Tan'ateo, mon garçon, parle-moi. Ne reste pas immobile ainsi : tu m'effraies !

Le son de la voix de son père, peu à peu, redevient audible, le ramenant à la réalité. Le jeune élève fixe avec sévérité celui qui lui parle :

— Pourquoi m'avoir caché aussi longtemps ce présent des Dieux ? D'où tiens-tu ce précieux attribut du pouvoir de la Déesse Ta'arkina ?

Jan'ateo hésite, mais il devine que son fils ne tolérerait pas un mensonge :

— C'est ta mère, Elis'ae, qui me l'a confié avant de... Elle m'a fait jurer de te le léguer au moment opportun : il est temps pour toi de l'avoir !

Tan'ateo ne répond pas ; il avait compris que ce don du ciel provenait de l'héritage de sa mère disparue. Un présent aussi inestimable ne pouvait échoir à un

simple tailleur ! Désormais, quitter l'école est hors de question ! Il est de son devoir d'honorer ce fardeau magnifique, ainsi que le serviteur de la Déesse qui le détenait. Il faudra qu'il soustraie ce vénérable attribut aux regards des envahisseurs.

Le bâton de R'aaein était l'arme d'un des gardiens de la Déesse Ta'arkina, fidèle parmi les fidèles. Son nom exact, il l'ignore, mais au contact du bâton, il a ressenti dans son sang le poids de l'hérédité.

— Mon arrière-grand-père ! Ce bâton appartenait à mon arrière-grand-père ! déclare-t-il avec emphase.

— Qu...Qu'affirmes-tu ? interroge Jan'ateo, croyant avoir mal saisi.

Avant que son fils ne puisse lui répondre, la sentinelle fait irruption en beuglant :

— La visite est terminée ! Tout le sable a fini de s'écouler. Va-t'en, maudit tailleur !

Table des matières

Prologue.....	- 1 -
Chapitre 1	- 3 -
Chapitre 2	- 5 -
Chapitre 3	- 8 -
Chapitre 4	- 12 -
Chapitre 5	- 14 -
Chapitre 6	- 17 -